

(Dé-)mesures de la gravité III : la loi de la pesanteur est dure, mais c'est la loi

Alain-Martin Richard

Numéro 134, hiver 2020

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/92595ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Richard, A.-M. (2020). Compte rendu de *[(Dé-)mesures de la gravité III : la loi de la pesanteur est dure, mais c'est la loi]*. *Inter*, (134), 68–71.

(Dé-)mesures de la gravité III

:

la loi de la pesanteur
est dure, mais c'est
la loi

Alain-Martin Richard

(Dé-) mesures de la gravité I

Cela commence avec Katy Rioux. De l'étage, elle laisse tomber de petits cailloux, un à la fois, sur la tête de Rodolphe-Yves Lapointe, étendu au sol, le visage appuyé sur une roche. Au 33^e caillou, peut-être le knock-out. La pomme de Newton, le caillou de Lapointe, un même constat, la douleur en plus.

(Dé-) mesures de la gravité II

Performance de longue durée étalée sur 33 jours. Dans les rues et autres espaces extérieurs du centre-ville. Sortir avec son escabeau, ramasser des feuilles tombées sous la lumière d'automne. Grimper aux arbres pour les y rattacher. Le lendemain, recommencer. Et encore. Il y aura en fin de compte 561 feuilles, maintenues dans les branches, quand bien même la neige aura avalé toutes les autres. 561 légères taches de couleur pour s'opposer à la chute et vaincre l'écrasement.

(Dé-) mesures de la gravité III

Une proposition de Rodolphe-Yves Lapointe, avec les artistes, poètes, comédien·ne·s et performeur·se·s Gilles Arteau, Ginette Bernier, Lisa Ann Jungemann, Diane Lajoie, Annie Landreville et Rodolphe-Yves Lapointe, ainsi que les musiciens André Harvey (percussions) et Mark T (guitare), sous la direction de Marc Tremblay (claviers). Présentée lors de PHOS 2019 à Matane le 13 septembre 2019.





Les cycles démesurés de la gravité

À partir des deux mouvements opposés, de la pesanteur à l'apesanteur, Rodolphe-Yves Lapointe a invité huit collaborateurs – dont le compositeur Marc Tremblay – sous le nom collectif de Pouah ! pour explorer, chacun à sa manière, l'inéluctable chute et le désir inverse d'élévation. Six performeurs mis en scène et en tension dialogique avec trois musiciens sont tous disposés en un cercle irrégulier que le public entoure.

Signal de départ. Lapointe arrive avec arc et flèche et vise le plafond. Acte manqué, la flèche s'accroche à l'arc et tombe au sol. Prémonition ou démonstration ? Attaque musicale avec percussions, clavier et guitare. Aux premiers riffs, les basses font vibrer les tissus, mon t-shirt, les chemises légères, jusqu'à l'écran de projection. Ondulations de l'image projetée là-bas et d'autres imprimées ici, sur l'abdomen. Les performeurs s'agglutinent, ouvrant leur parapluie pour se protéger de ce déluge sonore. S'enchaînent alors les propositions. En emboîtant des verres d'alcool, Lisa Ann Jungemann construit des tours fragiles qui s'effondrent et s'effondrent encore. Gilles Arteau se dénude les jambes, marque ses veines de traits bleus, enfle un bas de contention noir et se suspend à un câble accroché au plafond. Mais il ne parviendra pas à s'arracher à l'attraction terrestre. Diane Lajoie, affaissée sur elle-même, pousse sur la scène un charriot rempli de vêtements qu'elle jette au sol, dans un amas hasardeux et sur lequel, en finale, elle s'effondrera. Annie Landreville, en fauteuil roulant, arrache de sa collerette en papier des feuilles où sont inscrits « je reste debout contre l'enrochement », « nos maux / mots ne sont pas légers » et d'autres courtes assertions, en contrepoint aux actions qui font cohue. Avec des perches et instruments aratoires jetés pêle-mêle, Ginette Bernier s'affaire à dénouer le nœud gordien d'un mikado grand format. Baguettes emmêlées dans un petit escabeau surgi du néant. Situation insoluble.

Alors que son texte se déroule sur l'écran, Arteau s'amuse à se gaver de s en suites sifflantes, sons sous le sens, dans un hommage à Guy Sioui Durand et Jean-Jules Soucy. L'envoûtement des allitérations. Et puis l'escalade des escabeaux, montées et descentes en trombe soutenues par les glissandos de guitare et de piano, ponctuées par les percussions sèches. Ça bouge partout, ça se déplace en bande ou en solo et ça laisse des images fortes dans l'œil et un grand frisson musical en trame d'avant et d'arrière-scène. Le fouillis se construit au fil des actions. L'espace regorge d'objets, artefacts dynamiques d'hypothèses de la pesanteur et de la légèreté.

La tentation théâtrale

Dans le corpus récent de Lapointe, la mise en danger, la douleur au corps, l'implication intime du spectateur, ébranlé dans sa neutralité, maintenaient le performeur dans une posture auto-référentielle. Avec *(Dé-)mesures de la gravité*, il quitte ce *safe space* en s'associant à des acolytes, dans ce cas-ci acteurs culturels et artistiques de La Matanie. S'en dégage une forme de chaos scénarisé, fortement ponctué par la musique, où il est parfois manifeste que les actions ne procèdent plus seulement de leur propre nécessité, mais d'un souci d'interaction collective. À la fois directeur artistique et participant, Lapointe oscille ici entre l'abandon (de soi dans l'action) et la maîtrise (des enchaînements) : l'inévitable tentation du théâtre pour une gestion contrôlée de l'espace immédiat et de ses événements.

Mais qu'importe ! Il y a toujours une part de vrai dans le simulacre. Sur un rythme soutenu, les artistes s'engagent dans leur exploration de l'effondrement et du soulèvement : chute physique des verres, des corps, des baguettes, des cheveux, des vêtements, et affaissement de l'esprit imagé par une énergie négative, le traînement des pieds alourdis par des briques, l'occupation d'un fauteuil roulant, l'impossible attraction céleste ;

ascension physique vers le plafond, par suspension, par allers-retours dans les escabeaux, par jeu de balançoire où se déroule un combat pour la maîtrise du ciel, et aspiration de l'esprit vers les hauteurs, tours de spiritueux, texte allitératif, mots lancés dans l'espace, balles projetées entre scène et public, avions de papier emportant la parole. Les actions multiples et simultanées créent un foisonnement ponctué de tableaux puissants où le spectateur peut naviguer à sa guise.

De quel chaos s'agit-il ?

Avec *(Dé-)mesures...*, Lapointe s'inscrit dans la foulée des groupes d'artistes proposant des stratégies singulières. Mais tous s'entendent pour produire du chaos¹. On pourrait multiplier sans fin le travail des collectifs qui marquent l'art contemporain et qui peuvent être répartis en deux attitudes fondamentales. La première est celle du chaos organisé : stratégies de mise en commun, de superposition et de chevauchement d'actions. Sur un thème ou une image forte, avec quelques structures de base et une suite séquentielle convenue, les performeurs passent à l'action dans une durée non circonscrite. On passe ici du mystérieux incarné de Black Market à la narration entrelacée et aux paysages déconstruits du collectif Inter / Le Lieu, des détournements de l'espace public de The Nomads à l'humour et la dérision de Fluxus, des délires critiques de Dada à l'insertion publique des tableaux vivants du Tas invisible. Dans ces collectifs, divergence et cohésion s'organisent de façon organique par l'action elle-même. La seconde attitude s'impose un cadre plus restreint dans lequel cohabitent des tensions divergentes, des collisions qui génèrent déroute de l'esprit, déraison et exploration irrationnelle de sens et non-sens. On pense notamment au Bureau de l'APA, au Théâtre Rude Ingénierie et à Dans Ta Tête, jeune collectif dans la filiation du défunt Arbo Cyber. La scénarisation y est plus prononcée et le temps, harnaché.

(Dé-)mesures de la gravité III semble relever de la seconde stratégie de par sa nature même. On y trouve l'adhésion du groupe à un thème proposé par Lapointe et non pas issu du collectif, où performance, fragments textuels et musique cohabitent. Ce spectacle multidisciplinaire traite de la pesanteur, de la matérialité des corps, de la voix (Arteau-Landreville), de la musique incrustée et... hégémonique. Mais on ne peut s'extraire de la matière, même si la légèreté nous interpelle. La « station » finale de ce périple nous rappelle que le temps est inéluctable. Les plumes qui s'envolent retombent même si elles hésitent dans leur descente. Et la mécanique du métronome, interrompue par une inépuisable coulée de sable, reste suspendue dans notre regard. Le sol est jonché de restes épars, le tabouret aux pattes sciées peine à se maintenir debout. Lapointe a mis son costume en pièces. Vacillement, érosion, usure, écrasement... Dans la salle du Quartier général de PHOS, le chaos organisé du collectif *ad hoc* Pouah ! propose une texture disloquée en forme de tragicomédie. La démesure fascine, même dans ses excès, parce qu'elle est toujours une intervention poétique dans l'usure des jours.

1 C'est comme si l'exhortation de Nietzsche constituait la ligne de pensée de l'art vivant : « Il faut porter du chaos en soi pour accoucher d'une étoile qui danse. » Puissante intuition du philosophe qui en fait une règle fondamentale de la création.

p.69
R-YL : action 11/12

p.70
AMR « métronome, sable »
R-YL : action 12/12
Photo : Louis-Philippe Cusson
(ARTs3-sdf).